

## QUATRIÈME PARTIE

### L'HOMME QUI RIT

#### I) RESUME DU ROMAN.

Ce roman se passe en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle. Il commence par deux chapitres préliminaires.

Le premier nous présente Ursus; c'est un misanthrope qui a pris ce nom pour montrer qu'il déteste la société. Il vit dans une roulotte et va de ville en ville; dans les foires, il récite des fables, dit la bonne aventure, guérit par des plantes, imite tous les sons car il est ventriloque. C'est ainsi qu'il gagne sa vie. Son seul compagnon est un loup, fidèle comme un chien, que par ironie il appelle Homo.

Le deuxième chapitre nous présente les "Comprachicos". Ce sont des gens qui volent des enfants ou les achètent pour en faire des monstres et les montrer dans les foires pour faire rire le public. A l'époque où se passe ce roman, sous Guillaume III, les comprachicos sont recherchés par la police et obligés de fuir.

Le roman se compose de deux parties: La mer et la nuit, Par ordre du roi.

Première partie: La mer et la nuit. Nous sommes au début de 1690 dans la presqu'île de Portland. Dans la nuit, sept personnes s'embarquent en silence sur un bateau. Ils empêchent un enfant de dix à onze ans qui

est avec eux de s'embarquer et le laissent seul dans la nuit froide.

Ce sont des comprachicos qui fuient l'Angleterre et se rendent en Espagne car un des leurs, Hardquanonne, a été en prisonné. Mais la tempête se lève. Ils réussissent à éviter d'être jetés contre des rochers mais le bateau a perdu ses mâts et son gouvernail. Enfin la tempête se calme mais ils s'aperçoivent que le bateau se remplit d'eau et il n'y a plus de pompes. Rien ne peut empêcher le bateau de couler.

Alors un des hommes, que les autres appellent docteur, se lève et déclare que c'est la punition de leurs crimes. Il écrit sur un parchemin la confession de tous ces crimes, la fait signer à tous et l'enferme dans une bouteille qu'il bouche avec de la cire; il jette ensuite cette bouteille à la mer. Le bateau coule pendant que tous font leurs prières.

Pendant ce temps, l'enfant laissé seul sur la côte part à la recherche d'une habitation. Il marche longuement sur le plateau désert. Tout à coup dans la brume il aperçoit quelque chose qui ressemble à un arbre. Il s'approche et se trouve en présence d'un pendu; c'était une potence. Il s'enfuit épouvanté sans savoir où il va. Il a de plus en plus froid et de plus en plus faim. Puis il voit dans la neige des traces de pas; il les suit plein d'espoir. Un peu plus tard il entend de faibles cris; il se dirige dans cette direction. Il trouve alors

enfoui sous la neige le corps d'une femme morte; elle tient dans ses bras une petite fille qui est encore vivante; c'est elle qu'il entendait crier. Alors il prend la petite fille et continue son chemin. Il arrive enfin, mourant de froid et de faim à une petite ville; c'est Weymouth. Mais tout est éteint, tout est noir, tout le monde dort; il frappe à beaucoup de maisons mais personne ne répond. Il continue et arrive à Melcomb-Regis; là encore personne ne répond. A la sortie de la ville il arrive à une sorte de charrette avec une cheminée; c'est la roulotte d'Ursus. Celui-ci, réveillé par les hurlements du loup, se met d'abord en colère, puis voyant l'enfant le fait entrer. Il lui donne à manger ainsi qu'à la petite fille.

Lorsque le jour se lève les deux enfants dorment toujours. A leur réveil Ursus demande au garçon pourquoi il rit toujours. Celui-ci répond très étonné qu'il ne rit pas. Alors Ursus comprend; c'est un enfant qui a été mutilé par les comprachicos et abandonné ensuite par crainte des nouvelles lois. Puis Ursus observe la petite fille; il s'aperçoit qu'elle est aveugle.

Deuxième partie: Par ordre du roi. Après la chute de Cromwell, Charles II devient roi d'Angleterre. Mais lord Clancharlie refuse de se rallier à la monarchie, reste républicain et s'exile en Suisse. Il a laissé en Angleterre un enfant naturel; mais la mère de celui-ci étant devenue la maîtresse de Charles II, cet enfant de-

vient lord David Dirry-Moir. Lorsque lord Clancharlie meurt, le roi Jacques II déclare lord David héritier légitime. Cependant lord Clancharlie s'était marié en Suisse et avait un héritier légitime alors que lord David n'était qu'un enfant naturel. De plus Jacques II a décidé que celui-ci épouserait la duchesse Josiane qui est sa fille naturelle.

Nous sommes en 1705; Josiane a 23 ans, lord David 44, ils ne sont pas encore mariés. C'est l'époque de la reine Anne, fille de Jacques II donc soeur de Josiane. Mais les deux femmes se détestent et se font surveiller mutuellement par un nommé Barkilphedro, sans savoir que celui-ci surveille chacune d'elle pour le compte de l'autre. La reine lui a donné une petite fonction: tout ce que la mer rejette sur les côtes doit lui être remis pour être ensuite transmis à l'amiral d'Angleterre.

Maintenant Ursus est dans un faubourg de Londres. Son succès est très grand, surtout à cause de Gwynplaine, surnommé "l'homme qui rit"; c'est l'enfant qu'il avait recueilli un soir d'hiver. Il a maintenant 25 ans. La petite fille aveugle est là aussi; elle a maintenant 16 ans et Ursus lui a donné pour nom Dea. Il sont très amoureux l'un de l'autre. Parmi les spectateurs à leurs petites pièces de théâtre se trouve souvent un matelot que l'on appelle Tom-Jim-Jack. Un jour, il vient y assister avec une dame de la haute société, très jolie, et qui laisse une pièce d'or. Ce matelot est en réalité

lord David et cette dame est Josiane; il l'a amenée là parce qu'elle s'ennuie.

Gwynplaine a été très impressionné à la vue de la duchesse Josiane et il pense souvent à elle. Quelques jours après pendant qu'il se promène, un inconnu lui remet un papier écrit par la duchesse lui donnant rendez-vous chez elle; elle est devenue amoureuse de lui parce qu'il est laid.

Un jour, un homme de justice vient chercher Gwynplaine et le conduit à la prison de Southwark. Il est conduit dans une salle où se trouvent des magistrats devant lesquels est un homme enchaîné que l'on est en train de supplicier. Cet homme est Hardquanonne; on conduit Gwynplaine juste devant lui et Hardquanonne le reconnaît. Gwynplaine, très inquiet, répond qu'il ne connaît pas cet homme mais le shériff le prie de s'asseoir et le salue du nom de lord Clancharlie, pair d'Angleterre.

Voici ce qui s'était passé. La bouteille jetée à l'eau au moment du naufrage du bateau des comprachicos avait été rejetée par la mer sur les côtes d'Angleterre, et remise à Barkilphedro. Celui-ci l'ayant ouverte y a lu la confession des comprachicos; l'enfant abandonné était le fils de lord Clancharlie, volé deux ans après la mort de son père par ordre du roi Jacques II qui voulait supprimer cet héritier légitime; les comprachicos l'avaient défiguré pour en faire "l'homme qui rit". Barkilphedro très heureux de cette occasion d'intriguer a

remis cette confession à la reine Anne. Celle-ci a décidé que "l'homme qui rit" est l'héritier légitime des biens et du titre de lord Clancharlie. Elle décide en outre qu'il épousera la duchesse Josiane; en compensation, lord David sera nommé Contre-Amiral. Enfin la reine Anne convoque la duchesse Josiane à Winsor où elle se rend elle-même; lord David y est convoqué lui aussi.

Quant à Gwynplaine il s'est évanoui en apprenant ces nouvelles. Il se réveille dans la chambre d'un palais, trouve près de lui Barkilphedro qui lui explique ce qui s'est passé et lui remet deux mille guinées de la part de la reine. Gwynplaine le charge de les remettre à Ursus. Resté seul, Gwynplaine essaie de sortir de sa chambre et entre dans une autre pièce où il voit couchée sur un lit une femme vêtue d'une chemise si fine qu'elle semble nue; c'est Josiane. Voyant Gwynplaine elle se lève, et se précipite sur lui croyant qu'il vient au rendez-vous qu'elle lui a donné. Gwynplaine est sur le point de succomber à cet amour lorsqu'on fait passer à Josiane une lettre de la reine dans laquelle celle-ci lui fait savoir qu'elle devra épouser Gwynplaine. Alors furieuse elle le chasse; elle l'acceptait comme amant, mais le déteste comme mari. A ce moment, on vient chercher Gwynplaine pour le conduire à Londres à la chambre des lords. Il y a un débat au sujet d'un bill qui propose d'augmenter de cent mille livres la somme versée au mari de la reine. Au moment du vote, tout le monde accepte,

sauf Gwynplaine qui fait un discours pour montrer qu'une telle somme pourrait être employée à soulager la misère du peuple. Ce discours provoque une grande émotion dans la salle et en sortant Gwynplaine se dispute avec lord David au sujet de sa mère; il apprend alors que lord David est son frère; un duel doit avoir lieu le lendemain.

Pendant tout ce temps, Ursus est très inquiet. Il a suivi Gwynplaine quand on l'a emmené à la prison. Il a attendu devant la porte et, quelque temps plus tard, en a vu sortir des gardes conduisant un mort au cimetière. Il est persuadé que Gwynplaine a été exécuté; en réalité c'était Hardquanonne. Ursus regrette alors d'être venu à Londres et se demande comment il pourra continuer à jouer ses pièces. Mais le lendemain la police vient, l'oblige à vendre sa voiture, ferme l'auberge où il joue et lui ordonne de partir.

Après la séance de la chambre des lords, Gwynplaine traverse Londres, va vers l'auberge pour retrouver Ursus; mais il n'y a plus personne l'auberge est fermée et il n'arrive pas à savoir où se trouve Ursus et surtout Dea qu'il n'a pas oubliée malgré sa faiblesse devant Josiane nue. Il se met à marcher vers le fleuve et tout à coup il voit près de lui Homo, le loup. Il le suit et arrive alors à un bateau dans lequel il entre et il reconnaît la roulotte d'Ursus. Il s'approche, entend parler Ursus et Dea. Celle-ci est malade et Ursus est très inquiet. Alors Gwynplaine se présente à leur grand étonnement; Ur-

sus le croyait mort et c'est cette nouvelle qui avait rendu Dea malade. Cependant le bateau descend la Tamise, et arrive en mer. La santé de Déa est de plus en plus mauvaise et elle meurt dans les bras de Gwynplaine. Celui-ci se lève, marche sur le pont du bateau en direction de quelque chose qu'il croit voir dans ciel et tombe dans la mer où il se laisse engloutir.

## 2) COMPOSITION ET SOURCES.

Dès que "Les Travailleurs de la mer" ont été publiés en 1866, Victor Hugo s'est lancé dans la rédaction de ce nouveau roman qui sera publié en 1869 sous le titre "l'Homme qui rit". Ce roman n'est pas comme le précédent un livre dont le centre est la lutte contre la nature; c'est un livre qui a des intentions politiques. Il le dit lui-même dans la préface:

De l'Angleterre tout est grand, même ce qui n'est pas bon, même l'oligarchie. Le patriciat anglais, c'est le patriciat, dans le sens absolu du mot. Pas de féodalité plus illustre, plus terrible et plus vivace. Disons-le, cette féodalité a été utile à ses heures. C'est en Angleterre que ce phénomène, la Seigneurie, veut être étudié, de même que c'est en France qu'il faut étudier ce phénomène, la Royauté.

Le vrai titre de ce livre serait l'Aristocratie. Un autre livre, qui suivra, pourra être intitulé la Monarchie. Et ces deux livres, s'il est donné à l'auteur d'achever ce travail, en précéderont et en amèneront un autre qui sera intitulé: Quatrevingt-treize.

Il faut remarquer que Victor Hugo n'a jamais écrit le livre qu'il projetait sur la monarchie; par contre il a écrit "Quatrevingt-treize", son dernier roman, qui sera

publié en 1874.

Il est facile de trouver dans ce roman un certain nombre de réflexions ou d'actions qui sont celles de Victor Hugo lui-même. Le portrait qu'il trace de Lord Clancharlie, républicain en exil, est le sien.

Cet homme était hors de son pays, presque hors de son siècle. En ce moment, pour ceux qui étaient au courant et qui connaissaient les affaires du temps, aucune résistance aux conjonctures n'était justifiable... Quand on se disait qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être glorieusement assis à côté d'eux dans les honneurs, que l'Angleterre était remontée, grâce au roi, au sommet de la prospérité, que Londres n'était que fêtes et carrousels, que tout le monde était opulent et enthousiasmé, que la cour était galante, gaie et superbe; si, par hasard, loin de ces splendeurs, dans un lieu où on ne sait quel demi-jour lugubre ressemblant à la tombée de la nuit, on apercevait ce vieillard vêtu des mêmes habits que le peuple, pâle, distrait, courbé, probablement du côté de la tombe, debout au bord du lac, à peine attentif à la tempête et à l'hiver, marchant comme au hasard, l'oeil fixe, ses cheveux blancs secoués par le vent de l'ombre, silencieux, solitaire, pensif, il était difficile de ne pas sourire.

Sorte de silhouette d'un fou.

En songeant à lord Clancharlie, à ce qu'il aurait pu être et à ce qu'il était, sourire était de l'indulgence. Quelques-uns riaient tout haut. D'autres s'indignaient.

On comprend que les hommes sérieux fussent choqués par une telle insolence d'isolement.

Il est désagréable de voir les gens pratiquer l'obstination. On n'aime pas ces façons de Régulus, et dans l'opinion publique quelque ironie en résulte.

Ces opiniâtretés ressemblent à des reproches, et l'on a raison d'en rire.

Il suffit de changer lord Clancharlie en Victor Hugo, Londres en Paris et le roi en Napoléon III, pour y

reconnaître Victor Hugo en exil, tandis que beaucoup de ceux qu'il connaissait s'étaient ralliés à l'Empire et ne comprenaient pas son entêtement à refuser l'amnistie.

Mais ce n'est pas tout; on retrouve encore Victor Hugo en Gwynplaine lorsque celui-ci fait à la Chambre des Lords un discours en faveur des malheureux. Voici un passage caractéristique du long discours que Gwynplaine adresse aux lords.

Grâce pour les pauvres! Prenez garde aux lois que vous décrêtez. Prenez garde au fourmillement douloureux que vous écrasez. Baissez les yeux. Regardez à vos pieds. O grands, il y a des petits! ayez pitié. Oui! pitié de vous! car les multitudes agonisent, et le bas en mourant fait mourir le haut. La mort est une cessation qui n'excepte aucun membre. Quand la nuit vient, personne ne garde son coin de jour. Etes-vous égoïstes? sauvez les autres. La perte du navire n'est indifférente à aucun passager. Il n'y a pas naufrage de ceux-ci sans qu'il y ait engloutissement de ceux-là. Oh! sachez-le, l'abîme est pour tous. <sup>76</sup>

C'est le 9 juillet 1849 que Victor Hugo a fait à l'Assemblée Législative dont il était membre un discours sur la misère qui a fait scandale. C'est d'ailleurs un sujet qui le préoccupait depuis plusieurs années et qui sera la base de son roman "les Misérables" publié en 1862.

Enfin c'est encore à lui-même qu'il pense lorsqu'il nous peint Gwynplaine ébloui pendant quelque temps par son nouveau titre de pair d'Angleterre. Comme le dit un de

---

<sup>76</sup> Ibid. p. 393

ses biographes :

Sa propre aventure du milieu de ses jours, ses années démissionnaires de 1840-1847, il les jugera, il les condamnera publiquement sous la transparente fiction de Gwynplaine tenté par la pairie (d'Angleterre) et acceptant de se renier: "Toutes les choses inférieures, les ambitions, les volontés louches de l'instinct, reprenaient tumultueusement possession de ce coeur"; "il avait été embourbé dans de la grandeur...Ce qui est d'abord tentation finit par être captivité". Et les lignes qu'on va lire, écrites en 1868, sont un avertissement qu'il s'adresse: "on résiste à l'adversité mieux qu'à la prospérité"; "l'ascension t'élèvera et t'anoindrira."<sup>77</sup> L'apothéose a une sinistre puissance d'abattre. "

### 3) LES PERSONNAGES.

Il y a beaucoup de personnages dans ce roman. Victor Hugo a voulu nous donner une image des différentes conditions sociales en Angleterre à la fin du dix-septième siècle. Il y a les bandits, ce sont les comprachicos; il y a la foule de Londres autour de la place où se trouvent les auberges et en particulier l'Inn Tadcaster où Ursus donne ses spectacles; il y a les fonctionnaires de l'administration anglaise; il y a la Chambre des Pairs avec les interventions de ses membres lors d'une séance. De cette foule, un certain nombre de personnages ressortent: c'est de ceux-là que je vais parler.

---

<sup>77</sup> Henri Guillemin, Victor Hugo par lui-même,

GWYNPLAINE. C'est lui qui a donné son nom au roman car c'est lui l'homme qui rit. Enfant trouvé, recueilli par un bateleur, il est la cause du succès de celui-ci, à cause justement de son rire; mais ce rire n'est pas naturel.

On voyait Gwynplaine, on riait. Quand on avait ri, on détournait la tête. Les femmes surtout avaient horreur. Cet homme était effroyable. La convulsion bouffonne était comme un tribut payé; on la subissait joyeusement, mais presque mécaniquement. Après quoi, une fois le rire refroidi, Gwynplaine, pour une femme, était insupportable à voir et impossible à regarder.

Il était du reste grand, bien fait, agile, nullement difforme, si ce n'est de visage. Ceci était une indication de plus parmi les présomptions qui laissaient entrevoir dans Gwynplaine plutôt une création de l'art qu'une oeuvre de la nature. Gwynplaine, beau de corps, avait été probablement beau de figure. En naissant, il avait dû être un enfant comme un autre. On avait conservé le corps intact et seulement retouché la face. Gwynplaine avait été fait exprès.

C'était là du moins la vraisemblance.

On lui avait laissé les dents. Les dents sont nécessaires au rire. La tête de mort les garde.<sup>78</sup>

Ce sont les comprachicos qui l'ont fait ainsi. Mais un coup de théâtre transforme sa vie: un hasard fait découvrir qu'il est le fils légitime de Lord Clancharlie, pair d'Angleterre; il hérite ce titre puisque lord Clancharlie est maintenant mort. Cela le transporte dans un monde nouveau, celui de la Cour et de la Noblesse. Pendant un moment, il se sent ébloui par ce nouveau monde, mais il réagit vite comme le montre son discours à l.

---

<sup>78</sup> Hugo, L'Homme qui rit, p. 283

Chambre des Pairs. Comme je l'ai dit plus haut, on trouve là un souvenir des sentiments de Victor Hugo lorsqu'il était pair de France et membre de l'Assemblée Législative. Lui aussi a réagi devant ce monde nouveau: "Être de cette majorité? Préférer la consigne à la conscience? Non: 79 déclare-t-il en juillet 1849.

Et Gwynplaine revient vers Ursus et Dea. Celle-ci, la petite fille qu'il avait retirée des bras de sa mère morte de froid, est maintenant une jeune fille aveugle; Gwynplaine et Dea s'aiment profondément. Mais cet amour finit tragiquement comme dans les autres romans de Victor Hugo dont j'ai parlé: dans "Bug-Jargal", Léopold perd Marie le jour de son mariage; dans "Les Travailleurs de la mer", Gilliatt perd Déruchette parce qu'elle aime un autre homme; dans "L'Homme qui rit", Gwynplaine perd Dea parce qu'elle meurt sur le bateau qui les emporte tous hors d'Angleterre. Et dans ces trois romans, ce n'est pas seulement leur amour qui finit tragiquement, le héros aussi meurt; dans "Bug-Jargal", Léopold trouve dans une bataille une mort qu'il avait cherchée; dans "Les Travailleurs de la mer", Gilliatt se suicide; dans "L'Homme qui rit", Gwynplaine aussi se suicide. Et il se suicide comme Gilliatt en se laissant engloutir par la mer.

La nuit était épaisse et sourde, l'eau était profonde. Il s'engloutit. Ce fut une disparition calme et sombre. Personne ne vit ni n'entendit rien. Le navire continua

de voguer et le fleuve de couler. <sup>80</sup>

JOSIANE. On comprend que Dea soit devenu amoureux d'un homme aussi laid; elle est aveugle, elle ne l'a jamais vu. Mais il est beaucoup plus étonnant que Josiane le soit devenu; elle est belle et elle est duchesse alors que Gwynplaine est laid et bateleur. C'est que Josiane est un personnage très complexe. Fille du roi Jacques II, mais bâtarde, elle est la demi-soeur de la reine Anne et ces deux femmes se jalourent l'une l'autre.

Victor Hugo nous la décrit longuement; voici quelques passages caractéristiques.

Jamais une passion ne l'avait approchée, et elle les avait sondées toutes. Elle avait le dégoût des réalisations et le goût aussi. Si elle se fût poignardée, ce n'eût été, comme Lucrece, qu'après. Toutes les corruptions, à l'état visionnaire, étaient dans cette vierge... Elle était, par insolence de haute naissance, provocante et inabordable.

...  
C'était une noble poitrine, un sein splendide harmonieusement soulevé par un coeur royal, un vivant et clair regard, une figure pure et hautaine, et, qui sait? ayant sous l'eau, la transparence entrevue et trouble, un prolongement ondoyant, surnaturel, peut-être draconien et difforme. Vertu superbe achevée en vices dans la profondeur des rêves. <sup>81</sup>

Tout un livre du roman est consacré à Josiane. Dans

---

<sup>80</sup> Hugo, L'Homme qui rit, p. 415

<sup>81</sup> Ibid. p. 259

ce livre, l'un des chapitres est intitulé "Ève"; c'est celui dans lequel Victor Hugo nous peint Josiane étendue nue sur son lit. Le chapitre suivant est intitulé "Satan"; c'est celui dans lequel Victor Hugo nous peint Josiane tenter de séduire Gwynplaine, ce qu'elle abandonne quand elle apprend que c'est Gwynplaine qui doit devenir son mari.

- Sortez, dit-elle.

Gwynplaine, pétrifié, demeura immobile.

Elle reprit, glaciale:

- Puisque vous êtes mon mari, sortez.

Gwynplaine, sans parole, les yeux baissés comme un coupable, ne bougeait pas.

Elle ajouta:

- Vous n'avez pas le droit d'être ici. C'est la place de mon amant. <sup>82</sup>

BARKILPHEDRO. Dans ce roman aussi, il y a un traître: c'est Barkilphedro. Il n'est pas exactement comme ceux des romans précédents, cependant on retrouve en lui certains aspects qu'il y avait chez Habibras et chez Clubin.

Comme Habibras, il est difforme.

Barkilphedro n'avait qu'une chose en sa faveur; c'est qu'il avait un très gros ventre.

Un gros ventre passe pour signe de bonté. Mais ce ventre s'ajoutait à l'hypocrisie de Barkilphedro. Car cet homme était très méchant.

Quel âge avait Barkilphedro? aucun. L'âge nécessaire à son projet du moment. Il était vieux par les rides et les cheveux gris, et jeune par l'agilité de l'esprit. Il était lesté et lourd; sorte d'hippopotame

---

<sup>82</sup> Ibid. p. 372

singe. 83

Comme Clubin, il est envieux et il s'attaque plus spécialement à ceux qui lui ont fait du bien. C'est le cas de la duchesse Josiane grâce à qui il a pu obtenir un emploi à l'amirauté.

Quant à la place à l'amirauté, Barkilphédre la tenait de Josiane, parbleu! jolie fonction! Josiane avait fait Barkilphédre ce qu'il était. Elle l'avait créé, soit. Oui, créé rien. Moins que rien. Car il se sentait, dans cette charge ridicule, ployé, ankylosé et contrefait. Que devait-il à Josiane? La reconnaissance du bossu pour sa mère qui l'a fait difforme. Voilà ces privilégiés, ces gens comblés, ces parvenus, ces préférés de la hideuse marâtre fortunée! Et l'homme à talents, et Barkilphédre, était forcé de se ranger dans les escaliers, de saluer des laquais, de grimper le soir un tas d'étages, et d'être courtcois, empressé, gracieux, déférent, agréable, et d'aggr<sup>84</sup> toujours sur le museau une grimace respectueuse!

Celui qui se venge d'un bienfait, quel homme! Barkilphédre était ce colosse. Ordinairement l'ingratitude est de l'oubli: chez ce privilégié du mal, elle était de la fureur. L'ingrat vulgaire est rempli de cendre. De quoi était plein Barkilphédre? d'une fournaise. Fournaise murée de haine, de colère, de silence, de rancune, attendant pour combustible Josiane. Jamais un homme n'avait à ce point abhorré une femme sans raison. Quelle chose terrible! Elle était son insomnie, sa préoccupation, son ennui, sa rage. 85

---

83 Ibid. pp. 269-270

84 Ibid. p. 275

85 Ibid. p. 277

C'est pourquoi, lorsqu'on lui apporte la bouteille contenant la confession des comprachicos, il la porte tout de suite à la reine car il a deviné, sachant que la reine déteste Josiane, qu'il y a là un moyen de lui nuire. En effet, Barkilphedro a la confiance de la reine comme il a la confiance de Josiane; mais la reine ne lui ayant jamais fait de bien, il n'a pas à se venger d'elle.

Barkilphedro approchait la reine.

Ç'était tout ce qu'il voulait.

Pour faire sa fortune?

Non.

Pour défaire celle des autres.

Bonheur plus grand.

Nuire, c'est jouir.

Avoir en soi un désir de nuire, vague mais implacable, et ne le jamais perdre de vue, ceci n'est pas donné à tout le monde. Barkilphedro avait cette fixité.

L'adhérence de gueule qu'a le boule-dogue, sa pensée l'avait.

Enfin, il ne manque pas l'occasion de voler. Gwynplaine devenu lord et riche lui remet deux mille guinées pour qu'il les donne à Ursus. Mais lorsqu'il voit celui-ci il ne lui remet que dix livres.

Dix guinées sur deux mille, c'était tout ce que pouvait faire Barkilphedro. En conscience, c'était assez. S'il eût donné davantage, il y eût perdu. Il avait pris la peine de faire la trouvaille d'un lord, et en commençait l'exploitation, il était juste que le premier rendement de la mine lui appartînt. Ceux qui verraient là une petitesse seraient dans leur droit, mais auraient tort de s'étonner. Barkilphedro aimait l'argent, surtout volé. Un envieux contient un avare. Barkilphedro n'était pas sans défauts. Commettre des

crimes, cela n'empêche pas d'avoir des vices. Les tigres ont des poux.<sup>87</sup>

Il y a peu de choses à dire des autres personnages bien que leurs noms se retrouvent dans tout le roman. Ur-sus est un misanthrope; mais il est bon, il est le seul qui ait accepté de recueillir l'enfant trouvé et la petite fille qu'il porte. Lord David est un aristocrate qui aime se déguiser en matelot pour pouvoir se promener librement et assister à tous les spectacles comme un homme du peuple. Quant aux différents rois d'Angleterre, nous apprenons que Jacques II tolère et même protège les comprachicos, que Jacques III les chasse ou les emprisonne, que la reine Anne est jalouse de Josiane et très heureuse de l'obliger à épouser un monstre comme Gwynplaine. En fait, ces personnages sont surtout des prétextes de Victor Hugo pour nous faire connaître ses idées sur la société et la vie anglaise à la fin du dix-septième siècle.

#### 4) L'ACTION.

Dans la première partie Victor Hugo nous présente deux actions différentes, mais liées. D'une part le départ de comprachicos en bateau et leur disparition dans la tempête. D'autre part la recherche par l'enfant aban-

---

<sup>87</sup> Ibid. p. 361

donné d'un endroit où il pourrait se réfugier jusqu'à son arrivée chez Ursus. Les deux chapitres préliminaires nous ont présenté ces personnages, Ursus dans le chapitre I et les comprachicos dans le chapitre II.

La deuxième partie commence comme s'il s'agissait d'une autre histoire et nous présente l'autre côté de la société anglaise. La première partie nous faisait connaître le peuple, la deuxième partie nous fait connaître l'aristocratie. Cependant il y a un lien entre ces deux parties; dans le premier chapitre, nous apprenons que Ursus a écrit et affiché dans sa roulotte la liste des "choses qu'il importe de savoir"; parmi elles se trouve cité lord Clancharlie; à la fin de cette liste il y a cette indication à son sujet: "Rebelle; en exil; biens, châteaux et domaines sous le séquestre".<sup>88</sup> Or c'est justement avec lord Clancharlie et ses aventures que commence la deuxième partie. A partir de là, tous les personnages se rejoignent car nous apprenons que Gwynplaine n'est autre que l'enfant de la première partie. Entre ces deux parties il s'est passé quinze ans. Dans ce roman encore, Victor Hugo nous le laisse deviner et ce n'est qu'à la fin du chapitre qu'il nous le dit:

---

<sup>88</sup> Ibid. p. 196



Gwynplaine, - on l'a sans doute déjà reconnu, - était cet enfant abandonné un soir d'hiver sur la côte de Portland, et <sup>89</sup>recueilli dans une pauvre cahute roulante à Weymouth.

À partir de là, c'est Gwynplaine qui devient le personnage central du roman.

Il est bien évident que dans toute cette histoire, il ne faut pas chercher trop de vraisemblance. Les aventures de son héros sont surtout des prétextes de Victor pour nous faire connaître sa pensée sur un certain nombre de questions politiques.

#### 5) LES DESCRIPTIONS.

Les véritables descriptions sont assez peu nombreuses dans ce roman. Ce sont surtout des descriptions de paysages. Voici un passage de celle de la côte de Portland:

L'isthme de Portland était à cette époque singulièrement âpre et rude. Il n'a plus rien aujourd'hui de sa configuration d'alors. Depuis qu'on a eu l'idée d'exploiter la pierre de Portland en ciment romain, toute la roche a subi un remaniement qui a supprimé l'aspect primitif... Dans ce Portland aujourd'hui méconnaissable, il n'y a jamais eu de rossignols, à cause du manque de forêts, mais les faucons, les cygnes et les oies de mer se sont envolés. Les moutons de Portland d'aujourd'hui ont la chair grasse et la laine fine; les rares brebis qui paissaient il y a deux siècles cette herbe salée étaient petites et coriaces et avaient la toison bourrue, comme il sied à des troupeaux celtiques

---

<sup>89</sup> Ibid. p. 284

menés jadis par des bergers mangeurs d'ail qui vivaient cent ans et qui, à un demi-mille de distance, perçaient des cuirasses avec leur flèche d'une aune de long. Terre inculte fait laine rude. Le Chess-Hill d'aujourd'hui ne ressemble en rien au Chess-Hill d'autrefois, tant il a été bouleversé par l'homme et par ces furieux vents des Sorlingues qui rongent jusqu'aux pierres. Aujourd'hui cette langue de terre porte un railway qui aboutit à un joli échiquier de maisons neuves, Chesilton, et il y a une "Portland Station". Les wagons roulent où rampaient les phoques. <sup>90</sup>

De plus, on retrouve ici son expérience de la mer et Hugo décrit à nouveau une tempête, assez semblable à celle qui se trouve dans "Les Travailleurs de la mer", mais cette fois il s'y ajoute une tempête de neige.

Ce qui caractérise la tempête de neige, c'est qu'elle est noire. L'aspect habituel de la nature dans l'orage, terre ou mer obscure, ciel blême, est renversé; le ciel est noir, l'océan est blanc. En bas écume, en haut ténèbres. Un horizon muré de fumée, un zénith plafonné de crêpes. La tempête ressemble à l'intérieur d'une cathédrale tendue de deuil. Mais aucun luminaire dans cette cathédrale. Pas de feux Saint-Elme aux pointes des vagues; pas de flammèches, pas de phosphores; rien qu'une immense ombre. Le cyclone polaire diffère du cyclone tropical en ceci que l'un allume toutes les lumières et que l'autre les éteint toutes. Le monde devient subitement une voûte de cave. De cette nuit tombe une poussière de taches pâles qui hésitent entre ce ciel et cette mer. Ces taches, qui sont les flocons de neige, glissent, errent et flottent. C'est quelque chose comme les larmes d'un suaire qui se mottraient à vivre et entreraient en mouvement. A cet ensemençement se mêle une bise forcenée. Une noirceur émiettée en blancheurs, le furieux dans l'obscur, tout le tumulte dont est capable le sépulcre, un ouragan sous un cata-

falque, telle est la tempête de neige. <sup>91</sup>

Enfin il nous décrit aussi un bateau, mais cette fois ce n'est plus une panse comme celle de Gilliett, c'est une ourque; et, là aussi, Victor Hugo nous montre sa connaissance du vocabulaire de la marine.

L'ourque de Biscaye est un ancien gabarit tombé en désuétude. Cette ourque, qui a rendu des services, même à la marine militaire, était une coque robuste, barque par la dimension, navire par la solidité... Il y avait de la science et de la subtilité dans la construction de l'ourque, mais c'était de la science ignorante et de la subtilité barbare. L'ourque était primitive comme la prame et la pirogue, participait de la prame par la stabilité et de la pirogue par la vitesse, et avait, comme toutes les embarcations nées de l'instinct pirate et pêcheur, de remarquables qualités de mer. Elle était propre aux eaux fermées et aux eaux ouvertes; son jeu de voiles, compliqué d'étais et très particulier, lui permettait de naviguer petitement dans les baies closes des Asturies, qui sont presque des bassins, comme Passages par exemple, et largement en pleine mer; elle pouvait faire le tour d'un lac et le tour du monde; singulières nefs à deux fins, bonnes pour l'étang, et bonnes pour la tempête. L'ourque était parmi les navires ce qu'est le hochequeue parmi les oiseaux, un des plus petits et un des plus hardis; le hochequeue, perché, fait à peine plier un roseau, et, envolé, traverse l'océan. <sup>92</sup>

Mais si les véritables descriptions sont peu nombreuses par contre les digressions sont très nombreuses. La tempête qui engloûtit l'ourque et les comrachicos est

---

<sup>91</sup> Ibid. p. 223

<sup>92</sup> Ibid. p. 202

le point de départ de réflexions qui prolongent celles dont j'ai parlé à propos des "Travailleurs de la mer."

Mais les plus importantes de ses digressions se rapportent à la politique. Par exemple Victor Hugo décrit en détail la cérémonie l'introduction de Gwynplaine à la Chambre des Lords. Ensuite il ajoute ceci.

Ces pratiques d'étiquette et d'autres qui vont suivre étaient le vieux cérémonial antérieur à Henri VIII, qu'Anne essaya, pendant un temps, de faire revivre. Rien de tout cela ne se fait plus aujourd'hui. Pourtant la chambre des lords se croit immuable; et si l'immémorial existe quelque part, c'est là.

Elle change toutefois. E pur si muove.

Qu'est devenu, par exemple, le may pole, ce mâit de quai que la ville de Londres plantait sur le passage des pairs allant au parlement? Le dernier qui ait fait figure a été arboré en 1713. Depuis le "may pole" a disparu. Désuétude.

L'apparence, c'est l'immobilité; la réalité, c'est le changement...Les familles changent sous les titres qui ne bougent pas. L'historien superficiel croit à l'immuabilité. Au fond, nulle durée. L'homme ne peut être que flot. L'onde, c'est l'humanité.

Les aristocraties ont pour orgueil ce que les femmes ont pour humiliation, vieillir; mais femmes<sup>93</sup> et aristocraties ont la même illusion, se conserver.

Souvent aussi ses digressions sont à propos de l'histoire. Voici par exemple ce qu'il dit de la pairie:

La création d'une égalité avec le roi, dite pairie, fut aux époques barbares une fiction utile. En France et en Angleterre, cet expédient politique rudimentaire produisit des résultats différents. En France, le pair fut un faux roi; en Angleterre, ce fut un vrai prince. Moins grand qu'en France, mais plus réel. On

pourrait dire: moindre, mais pire. <sup>94</sup>

Ce passage est le début d'un long chapitre dans lequel Victor Hugo compare les pairs de France aux pairs d'Angleterre. Voici comment se termine ce chapitre.

En somme, la chambre des lords d'Angleterre a été un point de départ; en civilisation, c'est immense. Elle a eu l'honneur de commencer une nation. Elle a été la première incarnation de l'unité d'un peuple. La résistance anglaise, cette obscure force toute-puissante, est née dans la chambre des lords. Les barons, par une série de voies de fait sur le prince, ont ébauché le détronement définitif. La chambre des lords aujourd'hui est un peu étonnée et triste de ce qu'elle a fait sans le vouloir et sans le savoir. D'autant plus que c'est irrévocable. Que sont les concessions? des restitutions. Et les nations ne l'ignorent point. J'octroie, dit le roi. Je récupère, dit le peuple. La chambre des lords a su créer le privilège des pairs, elle a produit le droit des citoyens. L'aristocratie, ce vautour, a couvé cet oeuf d'aigle, la liberté.

Aujourd'hui l'oeuf est cassé, l'aigle plane, le vautour meurt.

L'aristocratie agonise, l'Angleterre grandit.

Mais soyons justes envers l'aristocratie. Elle a fait équilibrer à la royauté; elle a été contrepois. Elle a fait obstacle au despotisme; elle a été barrière. Remercions-la, et enterrons-la. <sup>95</sup>

On peut dire que d'un bout à l'autre du roman on trouve ainsi des digressions, parfois quelques phrases, parfois un chapitre entier, illustrant cette phrase de sa préface: "C'est en Angleterre que ce phénomène, la

---

<sup>94</sup> Ibid. p. 379

<sup>95</sup> Ibid. pp. 381-382

seigneurie, veut être étudiée". Victor Hugo ne manque pas une occasion de faire cette étude; l'intrigue du roman semble compter moins que ces digressions.

Pour finir, voici une appréciation d'un critique anglais au sujet de "L'Homme qui rit".

I am a "Hugoiste" rather than a "Hugolâtre", and I admit that this novel is spoiled for me by the excess of Hugo's defects: the strange marriage of the emphatic with the vague; the abuse of amplification and antithesis; the harsh contrasts—on one hand the monstrous, on the other the ideal; the extraordinary mixture of pedantry and ignorance in his display of erudition. But it is only the surface that is affected or ridiculous. That Lord David Dirry-Muir when he disguises himself as a common sailor should take the name of Tom-Tin-Jack, is ridiculous; but Hugo has clearly seen the love of adventure in an English aristocrat, and I admire his conception of Lord David, who passes half his life before the mast as a mere Jack Tar and half as the most brilliant member of the House of Lords. To call an official a Wapentake is as comic as if he were to call the man a Parish; yet Hugo has very well seen the medley of the modern with the mediæval that characterizes England in the eyes of a thoughtful French observer. There are too many monsters, too much eccentricity, too much cruelty, too many passages of jerky, half-suffocated, and yet interminable eloquence. But, when all is said and done, *L'Homme qui rit*, though the least to be recommended of Hugo's novels, on account of its unnaturalness and forced effects, is none the less a fine study of the Aristocratic bias and the failure of an élite, unbalanced by a conscious lower class, to make a nation.

---

<sup>96</sup> Madame Duclaux, Victor Hugo (London: Constable and Company LTD. ) 1921, p. 224